

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

ANTHROPOCÈNES

Cadieux, Nicolas
Université d'Ottawa

Jaclin, David
Université d'Ottawa

Date de publication : 2025-10-27

DOI : <https://doi.org/10.47854/ms3rnf92>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Anthropocène : époque géologique plus ou moins officielle, utilisée pour caractériser la période la plus récente de l'histoire de la Terre où les activités humaines marqueraient de façon significative non seulement le climat et les écosystèmes, mais aussi les modes de subsistance, les territoires et les cultures de tout un ensemble des vivants.

Depuis sa proposition par Paul Crutzen et Eugene Stoermer (2000), le terme *Anthropocène* s'est imposé comme un signifiant central, souvent incontournable, pour penser l'ampleur des bouleversements écologiques contemporains. Forgé par un biologiste, propulsé par un prix Nobel de chimie, le concept est, à ses débuts, formulé comme une hypothèse géologique – celle d'une nouvelle époque planétaire marquée par l'empreinte irréversible des activités humaines sur la Terre. Depuis, le concept d'Anthropocène s'est rapidement diffusé par-delà les sciences dites naturelles pour investir pesamment le champ des humanités et des sciences sociales.

Provocateur à ses débuts, fertile à construire et à déconstruire par la suite, le concept s'est rapidement institutionnalisé. Des Écoles, des programmes universitaires, des revues savantes, des subventions publiques, des colloques, des groupes de recherche et des laboratoires lui ont été dédiés, élevant le concept initial au rang de prisme et d'agenda. Plus qu'un simple cadre d'analyse des changements globaux, l'Anthropocène désigne désormais un moment (une époque ?) épistémique à part entière. Dans son voisinage se réorganise la manière dont les savoirs se construisent, s'articulent et se confrontent dans de nombreux espaces disparates. Universitaires certainement, mais aussi culturels (dans des Musées, des expositions, des œuvres artistiques et littéraires) et médiatiques (la culture journalistique occidentale aura rapidement pris le pli de cette désignation, désignation pratique tant

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Cadieux, Nicolas et David Jaclin, 2025, « Anthropocènes », *Anthropen*.
<https://doi.org/10.47854/ms3rnf92>

elle tient souvent lieu de mot-valise et entend résumer, à elle seule, la complexité de phénomènes opérant à plusieurs niveaux, de façon synchrones et asynchrones, le long d'émergences souvent croisées).

Ce baptême marque donc une époque du sceau de sa généalogie scientifique, comme du sacrement de ses puissances politiques, presque marketing, d'explication englobante. Le terme Anthropocène a ouvert la voie à une série de débats, de controverses et de requalifications, à tel point qu'il en vient aujourd'hui à désigner non seulement un phénomène planétaire, mais également un champ de tensions théoriques, ontologiques et méthodologiques.

Comme l'ont montré Bonneuil et Fressoz (2013), l'Anthropocène ne désigne pas uniquement une transformation géophysique, mais bien un *événement*, notamment politique et épistémique. Ce que leurs travaux mettent en lumière, ce sont les efforts de grammatisation – scientifiques, morales, économiques – qui orientent les récits décrivant cette nouvelle époque, et les effets de naturalisation qu'elles produisent. Revenir à ces récits, en interroger les seuils, les silences et les puissances de légitimation, c'est aussi repolitiser les usages du terme et ouvrir la voie à une pluralité de manières de faire histoire de ce que nous appelons aujourd'hui l'Anthropocène.

Chua et Fair (2023) rappellent que les anthropologues se sont emparés de l'Anthropocène à la fois comme contexte empirique, catégorie critique, espace de spéculation éthique et symptôme d'inégalités historiques. Ces approches plurielles contribuent à reconfigurer les frontières disciplinaires et appellent notamment à repenser ce que l'anthropologie peut faire, comment elle peut le faire, pourquoi et pour qui. La discipline partageant ici, avec le terme même du siècle, cette vieille racine grecque d'*anthropos*.

Notons que l'Anthropocène présente les caractéristiques de ce que le philosophe Timothy Morton (2018) nomme un *hyperobjet* : une entité massive – ou une somme de choses –, étendue dans le temps et l'espace, dont les manifestations débordent l'échelle humaine de perception, même lorsqu'elles sont d'origine anthropique. Il est vrai que l'Anthropocène ne se donne pas vraiment à voir comme une totalité, mais qu'il agit plutôt à travers des effets distribués, dispersés : réchauffement climatique, radioactivité résiduelle, fonte des glaces, migrations forcées, plastiglomérats, extinctions de masse, pour ne citer que quelques-uns des phénomènes actuels que le terme Anthropocène non seulement qualifie, mais finirait même par expliquer.

Cette détermination apparente ouvre toutefois la porte à un récit globalisé qui, sous couvert de réflexivité, a souvent tendance à recomposer les vieux schèmes positivistes du progrès linéaire. Ainsi, Frédéric Neyrat (2016) analyse l'Anthropocène comme un nouveau métarécit technoscientifique, qui réactive une promesse moderniste de contrôle et légitime un imaginaire géo-constructiviste, dans lequel la Terre devient cet artefact reconfigurable, surface modélisable au service de la survie humaine.

Cette hyper-objectivation rejoint également de nombreux travaux récents en anthropologie sociale et culturelle. Travaux qui, plutôt que de s'en tenir au simple cadre géologique, envisagent plutôt l'Anthropocène comme un problème conceptuel, méthodologique et politique qui pousse la discipline vers de nouvelles formes

d'attention, d'expérimentation, de collaboration interdisciplinaire et, *in fine*, d'engagements (Mathews 2020).

Penser l'Anthropocène, c'est donc faire l'expérience d'un objet qui nous affecte sans se laisser saisir, qui colle à nos existences tout en échappant à toute représentation unifiée. C'est dans cet esprit que Tsing, Deger, Keleman Saxena et Zhou (2024) proposent plutôt de parler d'un *patchy Anthropocene*, fait de zones discontinues où des entités non humaines comme les mousses, les plastiques, les virus, les moustiques et toutes les formes de multitudes végétales, animales, fongiques et vivantes, engagées dans des devenirs entremêlés d'humain. Toutes participant à la reconfiguration des milieux de vie, comme des régimes de pouvoir et de savoir.

Pour autant, reconnaître et nommer ce phénomène soulève la question décisive des responsabilités, ici non discriminées sous le terme englobant d'anthropos, par ailleurs non également réparti dans l'avènement des « désastres » écologiques et, par extension, celle des modalités de leur prise en charge. En universalisant l'agentivité humaine sous la figure d'une catégorie finalement plus abstraite et englobante que précise et « en prise », le terme tend à reconduire les cadres anciens et un peu rouillés de la distinction naturaliste entre humains et... tout le reste ! Ainsi, on peut se demander si l'échelle de l'espèce (encore très biologisante) reste la plus appropriée pour penser, saisir et engager la recherche, notamment ethnographique, au cœur des complexités relationnelles qui font et défont nos humanités ?

Le « narratif » de l'Anthropocène tend ainsi à reconduire la vieille division nature/culture et à universaliser l'agentivité humaine, effaçant la diversité des histoires inscrites dans des contextes écologiques et les asymétries de pouvoir qui les traversent. S'appuyant sur ce constat, Bauer et Ellis (2018) rappellent que l'archéologie – discipline précisément attentive aux temporalités longues et à la diversité des relations humains-milieux – reste souvent en marge des débats autour de l'anthropocène. Ils montrent que les périodisations mobilisées s'appuient fréquemment sur des repères finalement très récents et eurocentrés, qui tendent ce faisant à invisibiliser la profondeur historique et la diversité géographique des transformations socio-environnementales. Or leurs travaux soulignent que les archives matérielles et ethnohistoriques révèlent des transformations environnementales profondes qui débordent largement l'ère industrielle (et, par exemple, l'invention du moteur à combustion).

La matérialité de ces « archivisations », en plus d'être tributaire d'une série de propriétés de persistance dans le temps (une pierre d'édifice restera plus longtemps « accessible » à l'enquête archéologique qu'une structure de bois construite), s'avère indissociable de pratiques situées : défrichements, aménagements hydrauliques, riziculture irriguée, pastoralisme ou encore disparition de la mégafaune liée aux pratiques des chasseurs-cueilleurs. Ces *événements* sont indissociables de processus politiques et domestiques plus larges, comme l'a justement montré Scott (2019). Plutôt que de chercher une date unique où l'humanité serait devenue « géophysique », ce constat invite à reconnaître, à différentes échelles, la pluralité des processus, des contextes et des rapports de pouvoir par lesquels les sociétés produisent – et sont produites par – leurs milieux.

Foncteur d'agencement, l'Anthropocène agit donc à la fois comme indicateur diagnostique, porté par une science de la mesure dont les outils se revendiquent d'une certaine neutralité, et comme base pour des politiques environnementales étroitement liées à des intérêts économiques, géopolitiques et technologiques localisés et localisables (Alexandre et al., 2020).

Ces tensions deviennent d'autant plus manifestes si l'on considère l'émergence d'appellations alternatives, telles que *Capitalocène* (Moore 2016), *Plantationocène* (Haraway 2015 ; Tsing 2017) ou *Chthulucène* (Haraway 2016), désignations qui cherchent moins à remplacer le terme qu'à en infléchir les usages et les compréhensions, en mettant notamment en lumière les rapports de pouvoir sous-jacents, les logiques extractivistes à l'œuvre ou bien encore la pauvreté de nos imaginaires relationnels terra-formatifs que le récit dominant de l'Anthropocène tend scolastriquement à négliger.

Requalifier l'Anthropocène, c'est aussi prendre acte de ce que Zhong Mengual (2021) qualifie de « crise de la sensibilité » : une érosion de notre aptitude à reconnaître les formes de vie et à tisser des liens avec elles. Ici, l'anthropologie, comprise comme discipline de l'attention et des attachements, peut jouer un rôle crucial pour réanimer cette sensibilité, notamment en décentrant les récits dominants, en rendant visibles les scènes situées du désastre et en réarticulant des manières de faire monde à l'intérieur de collectifs toujours en cours d'individuation. Cette tâche implique d'ouvrir le concept d'Anthropocène à d'autres régimes de savoirs et d'expérience, notamment ceux portés par des penseurs et penseuses qui dénoncent l'universalisation d'un sujet humain abstrait, sans histoire ni géographie.

C'est dans cette perspective que s'inscrivent les travaux de Malcom Ferdinand. Dans *Une écologie décoloniale* (2019) et *S'aimer la Terre* (2024), il propose de requalifier la crise écologique à partir d'un « habiter colonial » issu des mondes esclavagistes et impériaux, qui structure encore aujourd'hui les rapports à la Terre. En articulant justice environnementale et mémoire de l'esclavage, Ferdinand met au jour les asymétries historiques et raciales que le récit de l'Anthropocène tend à masquer, et appelle à une écologie politique de la relation, fondée sur la réparation, le refus de l'effacement et la reconnaissance de mondes blessés.

On pourra également se tourner vers des autrices autochtones qui proposent d'autres manières de saisir ce que les sciences occidentales nomment crise écologique ou Anthropocène. Dans *Theory of Water* (2025), Leanne Betasamosake Simpson mobilise une cosmologie nishnaabeg pour penser avec l'eau, non pas comme ressource ou objet de gestion, mais comme enseignante, mémoire vivante et entité relationnelle. En ancrant sa réflexion dans des pratiques de vie, des récits incarnés et des liens intergénérationnels, elle invite à repenser les seuils de l'écologie depuis une perspective profondément située, ancrée dans les relations plutôt que dans les abstractions.

Entre changement de degrés et changement de Nature, il s'agit de reposer la question des seuils. Ce déplacement vers d'autres régimes d'attention appelle à interroger non seulement ce qui est nommé, distingué, qualifié comme événement – ici événement géologique ou climatique –, mais aussi les opérations qui rendent certaines transformations intelligibles, datables, ou politiquement recevables. Ainsi, le débat autour du *golden spike* – cette trace stratigraphique censée marquer

officiellement l'entrée dans l'Anthropocène (ou dans toute autre époque géologique) – incarne de façon paradigmatique la manière dont la science engage des choix politiques, historiques et ontologiques. En 2023, l'Anthropocene Working Group de la Commission internationale de stratigraphie de l'Union internationale des sciences géologiques a annoncé le choix du lac Crawford comme *global boundary stratotype section and point* (GSSP). Ce lac, relativement modeste (300 mètres de long pour 23 mètres de profondeur), situé à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de Toronto, près du village de Milton en Ontario, accueille, en plus de sentiers de randonnée et d'un petit parcours muséal, la reconstruction d'une maison longue du XV^e siècle de la Première nation Attawandaron. Le site, minimalement touristique en surface, serait absolument anthropocénique dans ses profondeurs. Dans le creux de ce bassin méromictique, les traces d'activités nucléaires plutoniques descellées dans le forage d'une carotte furent ainsi proposées comme *marqueur* à la géologie mondiale – mais la désignation du site comme GSSP sera finalement refusée par l'institution.

S'il s'agit là d'une étude de cas intéressante pour l'histoire des sciences, c'est aussi un épisode significatif dans l'histoire de l'écologie politique des désignations et des pratiques anthropologiques qui s'intéresseraient non plus seulement au mot/concept d'anthropocène, mais à la fabrique même de ces réclamations. En effet, il ne s'agit pas seulement ici de dater une transformation, mais bien de fixer un seuil, d'établir une coupure dans le temps de la Terre et, par là-même, de stabiliser un certain récit de l'histoire humaine, comme de ses responsabilités plus ou moins bien distribuées.

Nous l'avons dit, lorsque l'on utilise le concept d'anthropos, et/ou l'unité d'espèce humaine pour définir et qualifier l'origine des transformations radicales de notre planète, s'amalgament et s'invisibilisent des différences pourtant centrales, critiques, décisives et marquantes de l'espace disparate qui existe entre le mot humain et les milliards d'individus que ce mot objectifie trop facilement. Le seuil de l'Anthropocène, qu'il soit symbolisé par un *golden spike* ou par des indicateurs plus diffus comme le CO₂ atmosphérique, n'est jamais neutre. Il ne désigne pas seulement un moment de bascule, mais institue une certaine manière de lire, de mesurer, de hiérarchiser les événements du monde. Dans ce contexte, la métaphore du seuil opère moins comme une ligne-frontière que comme une interface : une zone d'échange, de friction et de traduction entre régimes de savoir, d'expérience et de pouvoir.

Ce que Stengers (2013) nomme la force du discours expert ne réside pas tant dans sa capacité à convaincre que dans son pouvoir de disqualification – sa manière de reléguer hors du débat ce qui relève du régime de « l'opinion ». Ce pouvoir de démarcation ne produit pas simplement des connaissances : il trace des frontières, verrouille des zones d'incertitude, stabilise ce qui pourrait rester ouvert. Ainsi, fixer un seuil, ce n'est pas seulement établir une mesure ou une date ; c'est imposer une grille d'intelligibilité du monde, au risque d'exclure d'autres manières de percevoir, de raconter ou de vivre les bouleversements en cours. Manières d'existences qui concernent précisément l'anthropologie depuis ses débuts.

Pour sortir de cette logique du seuil comme ligne à franchir ou borne fixe, on pourra suivre Jue (2020) et Jaclin (à paraître), qui proposent de déplacer nos logiques épistémiques depuis leur « préconception terrestre » – cette manière, profondément ancrée, de penser le monde depuis un sol stable et sec – vers les milieux aquatiques, plus fluides et poreux. En s'appuyant sur la plongée sous-marine comme méthode,

Jue invite à concevoir les savoirs depuis des environnements où les repères s'effacent, où la vision se trouble, où les corps flottent et se désorientent.

Or, dans l'Anthropocène, les seuils que nous rencontrons – montée des eaux, saturation atmosphérique, effondrement climatique – sont moins des ruptures franches que des interfaces en tension, des passages d'états. Plutôt que des problèmes d'État donc, des lignes. Des lignes de vies affectées et affectant constamment la forme de milieux troubles, que l'on pourra toujours essayer de séparer, d'étanchéifier, mais qui resteront, malgré tout, connectés, traversés les uns des autres. Phénomènes diffus, instables, où s'agrègent incertitudes, variations de densité et f(r)ictions politiques.

C'est peut-être là que l'Anthropocène, par-delà son statut de grand récit, ouvre un champ foisonnant pour l'anthropologie : un espace où observer comment se jouent et se rejouent des existences entières, se fabriquent des seuils, comment ils sont nommés, vécus, contestés, détournés. Moins pour fixer une certaine vérité du mot ou encore de la chose que pour envisager, à même les milieux troubles, ce que ces changements produisent de vies, de visages, et les mondes qui continuent de se fabriquer ou de disparaître, de résister, de s'inventer ou de ployer à même les bouleversements radicaux de cette époque qui est (la) nôtre.

Références

Alexandre, F. et al., 2020, « Introduction. L'anthropocène au défi de la géographie et des sciences sociales », in Cynorhodon (coord.), *Dictionnaire critique de l'anthropocène*, Paris, CNRS Éditions : ix-xiv, <https://doi.org/10.3917/cnrs.colle.2020.01.0000b>

Bauer, A.M. et E.C. Ellis, 2018, « The Anthropocene divide: Obscuring understanding of social-environmental change », *Current Anthropology*, 59(2) : 209-227, <https://doi.org/10.1086/697198>

Bonneuil, C. et J.-B. Fressoz, 2013. *L'évènement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Le Seuil.

Chua, L. et H. Fair, 2023, « Anthropocene », in F. Stein (dir.), *The Open Encyclopedia of Anthropology*, Cambridge, The Open Anthropology Cooperative, <http://doi.org/10.29164/19anthro>

Crutzen, P.J. et E.F. Stoermer, 2000, « The Anthropocene », *IGBP Global Change Newsletter*, (41) : 17-18.

Ferdinand, M., 2019, *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Le Seuil.

Ferdinand, M., 2024, *S'aimer la Terre*, Paris, Le Seuil.

Haraway, D. J., 2015, « Anthropocene, Capitalocene, Plantationocene, Chthulucene: Making kin », *Environmental Humanities*, 6 : 159-165, <https://doi.org/10.1215/22011919-3615934>

Haraway, D. J., 2016, *Staying with the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*, Durham (NC), Duke University Press, <https://doi.org/10.1215/9780822373780>

- Jaclin, D., à paraître, O, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- Jue, M., 2020, *Wild Blue Media: Thinking through Seawater*, Durham (NC), Duke University Press, <https://doi.org/10.1215/9781478007548>
- Mathews, A. S., 2020, « Anthropology and the Anthropocene: Criticisms, experiments, and collaborations », *Annual Review of Anthropology*, 49 : 67-82, <https://doi.org/10.1146/annurev-anthro-102218-011317>
- Moore, J. W., 2016, *Anthropocene or Capitalocene? Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, Binghampton, PM Press.
- Morton, T., 2018, « Hyperobjets », *Multitudes*, 72(3), 109-116, <https://doi.org/10.3917/mult.072.0109>
- Neyrat, F., 2016, *La part inconstructible de la Terre. Critique du géo-constructivisme*, Paris, Le Seuil.
- Scott, J. C., 2019 [2017], *Homo Domesticus. Une histoire profonde des premiers États*, Paris, La Découverte.
- Simpson, L. B., 2025, *Theory of Water: Nishnaabe Maps to the Times Ahead*, Toronto, Knopf Canada, coll. Alchemy.
- Stengers, I., 2013, *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*, Paris, La Découverte.
- Tsing, A. L., 2017, « A threat to Holocene resurgence is a threat to livability », in M. Brightman et J. Lewis (dir.), *The Anthropology of Sustainability: Beyond Development and Progress*, New York, Palgrave Macmillan : 51-65, https://doi.org/10.1057/978-1-137-56636-2_3
- Tsing, A. L., J. Deger, A. Keleman Saxena et F. Zhou 2024, *Field Guide to the Patchy Anthropocene: The New Nature*, Stanford, Stanford University Press.
- Zhong Mengual, E., 2021, *Apprendre à voir. Le point de vue du vivant*, Arles, Actes Sud.